

1

Dorothea Deverell ne se sentait pas à la hauteur de la situation.

En cette soirée brumeuse du 14 novembre, au volant de sa Mercedes d'occasion, en route vers ce dîner qui allait bouleverser sa vie à jamais, Dorothea – trente-neuf ans, veuve depuis quatorze ans et sans enfant – ressentait les prémices de la disgrâce aussi précisément qu'un frisson annonciateur de la grippe : et elle avait ce sentiment en horreur. Elle l'avait en horreur parce qu'il venait trop souvent s'emparer d'elle.

Elle avait déjà vingt minutes de retard pour le dîner des Weidmann (auquel d'ailleurs elle se rendait sans envie puisque son amant et la femme de son amant devaient eux aussi y assister) et elle avait tant traîné avant de quitter la Fondation (où elle était l'adjointe du directeur, un monsieur d'une incompétence attendrissante qui ne se contentait pas de répéter partout qu'il serait perdu sans Mlle Deverell, mais faisait en sorte que cette protestation extravagante se vérifie chaque jour et à chaque minute), qu'elle n'avait même pas eu le temps de repasser chez elle pour prendre un bain, retrouver ses esprits et choisir un costume moins austère et plus féminin que cet ensemble bleu marine en cachemire qu'elle avait

porté toute la journée au bureau – un Chanel vieux de dix ans, d'une élégance fatiguée, aux épaules légèrement compensées et à la longue jupe vague qui lui descendait à mi-mollet et lui donnait, comme l'avait un jour remarqué Charles, son amant, l'allure d'une nonne dévergondée sortie d'un roman français du XIX^e siècle. Dorothea détestait être en retard, où qu'elle aille et même quand ce n'était pas sa faute, par peur que ceux qui l'attendaient ne s'imaginent qu'elle n'avait pas vraiment envie de venir. Les réunions mondaines, bien que constituant la base vitale des célibataires et le terreau, pour ainsi dire, de son travail administratif à la Fondation – elle était chargée de programmer les conférences, les concerts de musique de chambre, les expositions de peinture, les réunions du conseil d'administration, les ventes de charité, les déjeuners, les réceptions et toutes sortes de manifestations internes à la Fondation Morris T. Brannon –, lui procuraient fréquemment une mystérieuse sensation de malaise.

Ce matin-là, Charles lui avait téléphoné au bureau pour lui demander si elle irait chez les Weidmann le soir, et Dorothea avait déclaré d'une voix teintée d'exubérance :

— Bien sûr. Je ne manquerais pour rien au monde une des charmantes soirées de Ginny. Et toi ?

— Mon Dieu, moi non plus, avait dit Charles.

Il parlait avec plus de véhémence que d'habitude. Par nature, il n'était guère plus sociable que Dorothea, mais comme elle, il parvenait la plupart du temps à donner convenablement le change et même, parfois, à se montrer brillant. C'était un homme grand et mince approchant la cinquantaine, aux cheveux roux pâle, argentés, au beau visage éclaboussé de taches de rousseur très claires, au sourire réservé et aux yeux sombres

sous des sourcils proéminents – juriste de formation mais peu bavard et même timide. Oh oui, excessivement timide ! Lui et Dorothea Deverell vivaient une romance depuis tant d'années qu'elle n'aurait pu en préciser le début.

— Et Agnès vient aussi ? s'entendit-elle ajouter en se frottant vigoureusement un œil.

— C'est son intention, oui, répondit Charles avec un soupir à peine audible, une simple expiration que Dorothea n'aurait même pas perçue sans toutes ces années de pratique.

— Bien, dit-elle.

— Bien, dit Charles.

Le silence s'installa sur la ligne, mais chacun sentait la présence de l'autre. Comme deux adolescents pudiques et maladroits, ils répugnaient à se dire au revoir.

— Ginny m'a appris qu'Agnès était souffrante, lâcha finalement Dorothea d'une voix résolument neutre.

— Elle l'a été, la semaine dernière, renvoya rapidement Charles. Une migraine, une grande nervosité et... comme d'habitude. Mais elle va mieux maintenant. Et elle a décidé d'aller au dîner de ce soir. Elle dit qu'elle ne manquerait une soirée de Ginny Weidmann pour rien au monde.

— C'est gentil, répondit sèchement Dorothea.

Ses lèvres se retroussèrent dans un petit sourire féroce, mais bien sûr, Charles Carpenter, à des kilomètres de là, à l'autre extrémité de la ville, ne pouvait pas la voir.

Ginny et Martin Weidmann, que Dorothea connaissait depuis l'époque de son mariage – son jeune époux au sombre destin avait été camarade de promotion de Martin à William College –, habitaient dans le quartier le plus chic de la ville une vieille demeure splendide de style « italo-victorien » avec une tour carrée centrale,

de hautes fenêtres étroites sculptées et un toit pentu à bardeaux. Toute la rue semblait appartenir à une autre époque et à un monde révolu. Pavée, toujours en retard d'un chantier, son trottoir était si élevé que Dorothea y rayait inmanquablement le bas des ailes de sa Mercedes lorsqu'elle se garait devant la maison – ce qui était justement en train de se produire.

— Qu'est-ce que je fais ici ? dit-elle à haute voix.

Elle prévoyait déjà qu'il ne se passerait rien de plus ce soir que ce qui s'était passé des dizaines de fois.

À en juger par les autres voitures rangées dans la rue et le long de l'allée circulaire privée des Weidmann, tous les invités étaient arrivés. Elle reconnut la Cadillac blanche des Carpenter, contre le trottoir d'en face, prête pour un départ rapide. Cette couleur blanche voyante et peu pratique avait été choisie par Agnès qui ne se servait de la voiture que très rarement. C'était Charles qui conduisait, le plus souvent.

Dorothea sonna à la porte, le souffle court, et réussit son beau sourire radieux lorsque Ginny l'embrassa en l'accueillant par un reproche.

— Vous avez près d'une demi-heure de retard, Dorothea ! Ça ne vous ressemble pas ! Nous nous faisons tous du souci !

À l'intérieur, le bruissement des conversations emplissait le rez-de-chaussée comme une musique familière. Une délicieuse odeur d'agneau rôti s'ajoutait aux effluves de vin, de fleurs, de fruits. Tula, la bonne noire des Weidmann, vint la débarrasser de son manteau et, pendant quelques vagues secondes, Dorothea profita de la vision reconfortante de son reflet dans le miroir vénitien d'époque de Ginny – elle paraissait beaucoup moins hagarde qu'elle ne l'avait craint. Ses cheveux acajou encadraient son visage avec autant de douceur que si

elle les avait soigneusement brossés et ses grands yeux bruns intelligents brillèrent d'impatience.

— Vous êtes toujours aussi ravissante, Dorothea, dit Ginny avec quelque chose comme un sous-entendu. Ce tailleur vous va si bien.

Et le léger froncement de sourcils qu'elle eut alors transperça le cœur de Dorothea. Ne signifiait-il pas que le tailleur était maintenant devenu par trop habituel ? Ou encore que ce n'était certainement pas le genre de vêtement que Ginny eût choisi pour une soirée comme celle-ci ?

Ginny était parfumée, bavarde, protectrice, dans une robe en chintz bariolée comme un papier peint. C'était une excellente amie de Dorothea qui, en réalité, ne connaissait pas très bien Dorothea Deverell. Une de ces femmes mariées généreuses et possessives qui se font un devoir de trouver le parti idéal pour leurs amies plus jeunes et encore célibataires. Au fil des ans, Ginny avait présenté Dorothea à tant de candidats acceptables que sa protégée flottait entre un sentiment de culpabilité pour n'avoir jamais répondu favorablement et une certaine indignation à l'idée d'être ainsi perpétuellement mise aux enchères sans son consentement et, même, très souvent, sans qu'elle s'en rende compte – jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Elle commençait à se sentir dans la peau d'une de ces juments soudain têtues qui, parvenues à un certain âge, refusent de « recevoir » l'étalon et qu'il faut, en désespoir de cause, inséminer artificiellement.

Or donc, Ginny Weidmann – avec les meilleures intentions du monde, évidemment – entretenait précipitamment Dorothea du candidat du jour, nouveau venu dans son cheptel d'hommes merveilleux aux manières impeccables, pour la plupart en relations d'affaires avec Martin.

— Pourquoi cet air surpris, Dorothea ? Voyons, vous ne pouvez pas avoir oublié. Je vous *avais dit* que j'invitais Jérôme Gallagher ce soir, n'est-ce pas ? demandait Ginny.

— Oh oui, parfaitement, répondit très vite Dorothea.

Verre de vin en main, dans un murmure rauque, Ginny livra une hâtive provision d'informations concernant M. Gallagher à qui Dorothea sembla s'intéresser avec beaucoup d'esprit. Cela aussi était habituel, non ? Elle comprenait bien que, étant demeurée sans mari depuis tant d'années, elle était une sorte d'énigme pour ses amis et que, à la longue, les gens trouvent toujours les énigmes un peu dérangementes, voire désagréables. Elle avait fait des études d'histoire de l'art à Yale ; vers vingt ans, elle avait voyagé et visité d'autres pays ; puis elle était rentrée chez elle, avait rencontré un jeune architecte français, était tombée amoureuse de lui et l'avait épousé. Citoyen américain depuis peu, Michel Deverell, c'était son nom, était mort dans un accident de voiture sur l'autoroute de Boston, à l'âge de vingt-huit ans, alors que Dorothea, elle, en avait vingt-cinq et se relevait à peine d'une fausse couche survenue au septième mois d'une grossesse difficile. Comme les années suivantes avaient passé vite ! Avec quelle fluidité sa vie s'écoulait, sans le moindre événement remarquable ! Il y avait Charles Carpenter, qu'elle avait connu à l'époque de son mariage et que, depuis huit ou neuf ans, elle aimait ; mais leur liaison, leur amitié, restait une affaire totalement privée, dont quelques-uns soupçonnaient peut-être l'existence – Agnès Carpenter ? Ginny Weidmann au regard acéré ? – mais dont personne n'avait été informé. Absolument personne. Lorsqu'on lui posait des questions un peu indiscretes, Dorothea avait coutume de répondre simplement :

— J'ai été mariée, il y a longtemps. J'avais vingt-cinq ans quand mon mari est mort. Je travaille à la Fondation Brannon depuis 1982.

Elle s'en tenait là. Malgré sa timidité, elle était très obstinée. Le genre de caractère, particulièrement féminin, qui s'y entend si bien à détourner de soi la conversation pour la reporter sur les autres, que cette subtile manœuvre passe inaperçue. On voulait croire que Dorothea Deverell était enceinte à la mort de son mari et que la fausse couche avait été causée par le drame, qu'elle était donc un personnage doublement tragique et elle ne voyait pas comment rétablir la vérité car cette fable entraînait dans une dimension quasi mythologique de sa vie à laquelle elle n'avait pas accès. Tout comme la conviction de chacun qu'elle était, derrière ses manières délicates, une femme renfermant d'énormes ressources de passion inemployée (comme la proverbiale nonne virginale) ou encore, qu'ayant hérité de biens considérables, elle n'avait nullement besoin d'avancement ni d'augmentation de salaire à la Fondation – cette dernière rumeur, la plus odieuse de toutes, puisait son argument dans l'existence de certains articles dépareillés que lui avait laissés quelques années plus tôt une vieille grand-tante, parmi lesquels la Mercedes-Benz 500 SEL de 1979 qui calait sans arrêt, un manteau de martre – de fouine, en réalité – élimé et beaucoup trop grand pour elle, ainsi que plusieurs bijoux décoratifs, des meubles et de la vaisselle. Si cette légende ne correspondait pas à la vérité, elle ne la trahissait pas non plus radicalement et Dorothea n'avait pas envie de la contester. Elle savait que son entourage l'admirait, et même – ce qui lui faisait chaud au cœur – qu'on l'aimait bien. Elle était jolie, on pouvait compter sur elle, elle avait une parfaite éducation, elle était *bien*. En vertu de tels avantages, on se gardait de

la plaindre, même en sa présence. Alors pourquoi Dorothea Deverell se sentait-elle si peu à son avantage, justement ? À son dernier dîner chez les Weidmann, quelques mois plus tôt, auquel, Dieu merci, Charles Carpenter et sa femme n'étaient pas invités, un vieux monsieur lui avait demandé en toute candeur, au cours du repas, assez haut pour être entendu de tous, sur un ton direct et presque accusateur :

— Pourquoi une jolie fille comme vous n'est-elle pas mariée ?

Dorothea avait souri en répondant calmement, bien qu'un tremblement intérieur lui fît monter une rougeur brûlante au visage :

— Je l'ai été – lorsque j'*étais* une jolie fille.

Et tous s'étaient tus, l'œil aux aguets. Pendant quelques secondes de malaise.

Maintenant, c'était Ginny qui parlait :

— Oh, j'y pense. Qu'est-ce que c'est que cette campagne que mène Roger Krauss contre vous ? J'ai entendu des choses...

Elles se tenaient au beau milieu du hall ciré et étincelant, et s'apprêtaient à rejoindre le groupe joyeux du salon lorsque Ginny, au grand désespoir de Dorothea, s'arrêta pour la saisir par le bras. Toute à son nouveau sujet, Ginny, aussi spontanée, passionnée et irréfléchie qu'un enfant, était incapable de réserve et jetait ce qui lui venait à l'esprit à la figure atterrée de Dorothea.

— On m'a raconté des choses si embêtantes, Dorothea, *vraiment* ! Il faut que nous parlions !

— Maintenant ? Faut-il réellement parler de cet horrible individu maintenant ? s'écria Dorothea avec un petit rire accablé.

Après un regard de compassion, l'autre se ravisa et secoua la tête, dans un éclat de boucles d'oreilles en

diamant, ses magnifiques cheveux teints en roux luisant dans la lumière. Le cœur de Dorothea cherchait à s'évader de sa poitrine. Il fallait à présent faire de son mieux pour se composer un visage, une contenance, avant d'entrer dans ce salon où l'attendait son amant clandestin – son amant et tous les autres invités. Ah, comme elle voulait leur cacher à quel point elle se sentait triste, profondément triste : surtout que personne ne puisse dire, surpris et apitoyé : Que c'est injuste ! Que c'est injuste, une vie pareille !

Dorothea Deverell était tombée amoureuse de Charles Carpenter petit à petit et même, pourrait-on dire, contre son gré. Elle était une femme de principes et il n'entrait pas dans ses habitudes de pousser les autres à les transgresser ; et Charles était un homme marié, évidemment. Mariage malheureux, voire absurde, mais mariage quand même. À chaque stade, elle s'était mise en garde. *Tu le regretteras !* Petite fille imprudente s'aventurant sur la glace incertaine, toujours plus loin sur la glace toujours plus fragile, le vent lui soufflant aux oreilles et le cœur battant. *Tu le regretteras ! Tu le regretteras !* Comme c'était différent du brutal plongeon, la tête la première, dans la passion, l'émotion et bientôt le chagrin, qu'elle avait connus avec le jeune architecte français. (Dorothea avait vécu avec son mari si peu de temps que, malgré son amour, il lui semblait naturel d'évoquer froidement ce jeune homme de vingt-huit ans qu'il resterait à jamais.) Charles Carpenter était l'un des associés d'un prestigieux cabinet d'avocats de Boston pour lequel le bureau d'architectes de Michel Deverell avait effectué des travaux ; et c'est ainsi que les deux couples s'étaient rencontrés, sans devenir proches pour autant. Ce fut seulement lorsque Dorothea commença à

être connue et reconnue comme une nouvelle personnalité du petit cercle culturel de Lathrup Farms (village chic de la côte, dans la banlieue nord de Boston) qu'elle renoua des liens avec les Carpenter : et plus spécialement avec Charles.

Un dimanche après-midi, il s'était brusquement trouvé à ses côtés, comme surgi de nulle part, lui avait touché l'épaule et avait murmuré :

— Dorothea ? Pourrions-nous parler ? Seul à seule ? Juste une minute ? Par là ?

Et d'une main étonnamment ferme, il l'avait prise par le coude et conduite dans un couloir de marbre un peu glissant, à l'abri des yeux et des oreilles de la foule. Dorothea, troublée, coupable, savait déjà ce qu'il allait lui dire et ce qu'elle répondrait. Ce jour-là, ils assistaient à une grande réception donnée pour quelque noble cause dans une de ces vastes demeures de style néo-géorgien, dominant la baie, alors que, pour de mystérieuses raisons, Mme Carpenter était absente et avait prié son mari de présenter ses excuses et de fournir, sans toutefois parvenir à convaincre quiconque, une explication de son choix, de préférence relative à sa santé. C'eût été mentir que d'affirmer que Dorothea n'avait jamais prêté attention à Charles Carpenter avant cette date, qu'elle n'avait pas remarqué qu'elle lui plaisait, qu'elle ne resplendissait pas en sa présence, comme animée par son esprit et la richesse de sa conversation, qu'elle n'avait pas en réalité recherché sa compagnie dans de telles circonstances comme pour se prouver que ces mondanités devaient bien au bout du compte avoir un sens.

— Je ne voudrais pas vous embarrasser, Dorothea, disait maintenant Charles dans un murmure précipité, en la regardant dans les yeux. Et je ne veux surtout pas vous inquiéter le moins du monde, mais je crois que je suis

tombé amoureux de vous et il m'a semblé préférable de vous le dire.

— Oui, répondit doucement Dorothea, radieuse.

Et c'est ainsi que tout commença, leur histoire d'amour, leur amitié, leur tendre adultère, avec Charles qui parlait et Dorothea qui écoutait. Un couple séduisant d'âge moyen dont l'attachement réciproque aurait dû paraître évident (et peut-être était-ce le cas ?) à tout observateur. Veuve depuis si longtemps dans son propre esprit et dans celui des autres, Dorothea avait confortablement retrouvé sa virginité. Son ventre, vide de toute substance, était redevenu celui d'une vierge, chaste, clos et pur. En entendant la déclaration d'amour de Charles, hésitante, nerveuse, mais finalement très émouvante, et sa proposition de la rencontrer en privé, le plus tôt possible, si du moins elle le voulait bien, Dorothea demeura étrangement calme : tout comme (et le souvenir lui bondissait au visage, cruel) elle l'avait été en apprenant la mort de Michel, restant debout, dans leur petit appartement loué de Beacon Street, à écouter, à hocher la tête, le front penché, sans un mot excepté quelques questions d'ordre pratique. Si ses yeux s'étaient alors remplis de larmes, c'était, plutôt que du chagrin, une sorte de réflexe nerveux, comme si elle avait reçu une violente gifle. Elle s'était seulement dit, froidement : *Tu le regretteras !* et, dans le même temps, elle s'était entendue donner son accord pour voir Charles Carpenter, un homme marié, dès le lendemain soir. Et lui dire, alors qu'il s'approchait dangereusement d'elle en pressant sa main dans les siennes, qu'elle aussi l'aimait beaucoup. Elle pensait souvent à lui, lui avoua-t-elle, comme à un ami particulier, vers qui elle se tournerait en premier lieu si elle avait des ennuis.